

AJB 1/1 Souvenirs de guerre, transcription

Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Fonds Joseph Baudouard

Les parties grasses correspondent aux mots soulignés dans le texte original.

Le samedi, l'après-midi 19 août 1939, je partais en permission de 15 j., il était temps, le dimanche matin toutes les permissions étaient supprimées. Le Dimanche 20 août à 6 heures du matin, j'arrivais triomphalement à Pommeret ; je fus à la Grande Messe en militaire. La permission s'annonce intéressante, c'est la saison des vacances. Le lundi j'aide à Poarrain à ramasser des gerbes, Jh. Quentin est là. Le mardi matin je vais à la Messe et j'achète le journal ; en gros titre, je lis : « Les Troupes allemandes se massent à la frontière polonaise ». J'essaie de ne pas voir toute la gravité des événements je voudrais tant passer 15 bonnes journées en famille. Chez moi on ne s'affole pas ; mes parents décident même de faire une fête de famille le Dimanche 27 août et aujourd'hui même j'irai faire les invitations. Que de beaux projets. L'heure du dîner arrive nous prenons place à la table ronde devant une bonne soupe bien fumante ; le « pichier » de cidre, la bouteille de vin etc... C'est la grande intimité. Pourquoi faut-il donc qu'une terrible nouvelle vienne troubler cette atmosphère si douce et si reposante. Nous étions encore à table lorsque quelqu'un frappe à la porte, c'est J.L. Montier [?] le secrétaire de Mairie, tout d'abord je ne pensais pas à mal, c'est seulement lorsqu'il nous dit qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle. Alors je compris tout ; il sortit de sa poche le télégramme. Je lus ces deux mots : « Rejoindre immédiatement. » Adieu les beaux projets, la permission était finie. Aussitôt mes parents renoncèrent à la fête du Dimanche. D'ailleurs où en serons-nous Dimanche les événements marchaient si vite. Dès l'arrivée de cette nouvelle ce furent les larmes, j'essayai de me contenir et de reconforter les autres sans grande conviction pourtant. Je décidai de partir à 4 h. le soir par l'auto-postale. Je n'avais plus grand temps devant moi. Je commençai à rassembler mes affaires comme à tout départ et puis je repris la tenue kaki ; je m'étais mis en soutane le mardi matin. Le temps me manquait et d'ailleurs je préférais n'aller voir personne avant de partir. Le moment venu, j'embrassai toute la famille et je partis sans détourner les yeux et sans penser que les événements pouvaient tourner au pire. La guerre serait maintenant si meurtrière qu'il n'est pas possible qu'elle vienne. L'auto file vers Lamballe. À Planguenoual je bois un verre de rouge avec un civil dont le frère est aussi rappelé. Je me souviens plus de l'heure de mon train, je sais qu'il était bondé et que je dus rester debout presque jusqu'à Chartres. Chez la majorité des soldats toujours le même moral, ce moral souvent engendré par un excès de boisson. Le mercredi 23 août vers 9 h. du matin j'arrive au Quartier. L'échelon A. est sur pied les gars ont travaillé une partie de la nuit. Dans les chambres tout le monde dort. Les sacs sont faits en prévision du départ. Je me mets à faire le mien. On m'apprend que je suis affecté à la mitrailleuse, je n'y connais pas grand chose mais enfin on verra bien, d'ailleurs je n'aurai jamais à m'en servir. Tous on parachève les préparatifs, les chauffeurs font tourner les moteurs et font une mise au point. Chaque soir les civils de Verron viennent se masser au portail pour avoir quelques nouvelles et voir quelqu'un de leur famille. Le spectacle est triste. Tous les jours il arrive des mobilisés. Dans la journée du samedi il se confirme que le départ aura lieu le lendemain matin. Le soir on nous l'annonce officiellement. Ultimes préparatifs. Je me promène dans la cour avec Jh. Rose qui lui ne part pas, je lui confie le soin de porter ma valise au presbytère. Et puis il faut se quitter, ce fut avec un serrement de cœur, nous nous aimions bien. Et ce fut le dernier soir que nous passâmes à Verron ensemble. Grand énervement dans les chambres, où tout est bouleversé. Nous dormons tant bien

que mal, le moral reste bon. Le Dimanche matin 27 août réveil très tôt ; toilette, mise en tenue, et rassemblement de la batterie pour le départ. Nous étions commandés par le lieutenant Cintra ; notre capitaine avait fait une chute et s'était fracturé le pied, il vint cependant nous passer en revue et après nous avoir fixé tous dans les yeux il nous dit avec de l'émotion dans la voix : « Je suis content de vous, vous avez le regard franc, je vois que vous n'avez pas peur, je regrette de ne pas pouvoir partir avec vous, mais bientôt j'irai vous rejoindre ». Un coup de sifflet et nous montons dans les voitures. Batteries par batterie le 11ème quitte le quartier. La garde présente les armes. L'étendard est au Carrefour de Bizy. Le 11ème salue. Et nous traversons la ville. Les habitants sont aux portes et nous font des au revoir. Beaucoup pleurent. Première vision de guerre je suis avec Férard dans la Cie Meuse Rubiche [?] est chauffeur, Dumont chef de voiture. Partout on nous regarde passer. Nous contourmons à 15 Kms d'Amiens. Nuit dans les granges, les étables. Le lendemain matin au petit jour nous reprenons la route. Bientôt nous apercevons les premiers cimetières du Nord et ça nous refroidit un peu ; bientôt il y en aura peut-être d'autres. Vision très courte, on est jeunes, on a de bons camarades, on fume des cigarettes, on boit du rouge. Bref il y a de la joie. Vers 2 heures l'après-midi après avoir passé Arras nous arrivons dans la ville d'Avion, près de Lens. Nous restons là jusqu'au 11 septembre. La ville, est assez coquette. C'est la ville des mineurs. La population est très accueillante. Au point de vue moral ça laisse à désirer. Nous buvons de bonne bière, blonde et brune à 1 franc le litre. Une ou deux nuits Férard et moi couchons au Poste, tandis que les autres couchent dans une école en ville. Puis l'autorité décide de nous faire creuser un abri près des tracteurs. C'est alors que Armand Lemoine vient remplacer Férard. Ce brave Armand je le connaissais à peine, nous nous lierons très vite d'amitié et serons un jour unis comme 2 frères. J'ai oublié de dire qu'avant la construction de l'abri nous avions dormi, Armand et moi, plusieurs nuits sous la tente. Nuits délicieuses, où nous étions caressés par les rayons du claire de lune. Au fond, nous étions trois car la mitrailleuse couchait avec nous. L'abri ne nous plut jamais autant, il y faisait chaud et nous étions incommodés par les moustiques. Dans mes souvenirs je n'oublierai pas la famille qui nous apportait tous les matins à notre abri ; une bonne tasse de café arrosé. C'était un gai réveil. Souvent aussi ils nous offrirent de la bière, des gâteaux et autres friandises. Des gens qui s'apitoyaient sur le sort des soldats et s'appliquaient à les soulager. D'ailleurs la femme avait beaucoup souffert pendant l'autre guerre, comme réfugiée, et comprenait la souffrance. Mais de jour en jour les événements s'aggravent, on nous parle d'ultimatum etc... Pourtant notre Commandant Fonquernie [?] nous affirme qu'il ne croit pas à la guerre.

Le 1er septembre à 1 h. du matin, les troupes allemandes envahissaient la Pologne.

Le 2 septembre, à partir de 0 h., la mobilisation générale est décrétée en France ; alors on s'attend à tout. Le dernier grand événement attendu et redouté ne se fera pas attendre longtemps. Le Dimanche 3 septembre à midi, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne et le soir à 5 h. c'est la France. Maintenant nous sommes en guerre et pourtant à notre étonnement le calme continue. Le lendemain première alerte. Oh ! ce premier hurlement de la sirène qu'il nous parut lugubre. Tous rentrèrent dans les abri sans se faire prier avec casque et masque. In n'en fut rien. Pourtant une bande était déjà engagée dans la mitrailleuse. Tous nous nous étions attachés à cette petite ville, la population était réellement sympathique. Je fus plusieurs fois à la messe et au Salut, l'assistance était nombreuse. N'oublions pas aussi le vieux soldat qui nous raconta ses aventures de guerre. Le 11 septembre nous dûmes quitter ce coin du Pas de Calais. Nos adieux à la famille qu'avait eu tant de délicatesse pour nous furent très affectueux ; peut-être les reverrai-je un jour. J'ai oublié leur nom.

Nous partîmes donc vers 5 h. l'après-midi pour une destination inconnue. Nous pensions alors monter directement au front et la population civil nous voyant passer le croyait aussi. On nous jetait des fleurs, des pommes, des poires, etc., et toutes les voitures en furent décorées. Alors on se sentait fiers d'être soldats français. Nous demeurions gais toujours et les gens avaient l'air de nous admirer. Nous fîmes plusieurs étapes toujours de nuit et par la nuit noire, en passant par ... Reims...

Nous arrivâmes enfin dans un petit bourg de la Meuse, il s'appelle Xivray. Pays plat médiocrement fertile. Population peu sympathique. C'est déjà la Lorraine. Nous nous mîmes en position dans un petit verger de mirabelliers et qui, plus est, étaient chargés de mirabelles. Nous marchions sur les mirabelles. Ce fut notre dessert de tous les jours, avec les grosses prunes noires que nous avions à satiété. Là nous couchions sous tente, toujours avec Armand. Malgré les premières gelées nous n'eûmes jamais froid. Nous aimions notre tente, nous nous y plaisions. La gaieté, l'entente y régnaient toujours. C'est là que nous commençâmes à faire notre chocolat le matin. Il était cuit quand je revenais de la messe chaque matin. Et après ce déjeuner savoureux nous fumions une bonne pipe. Le temps passait vite. J'écrivais beaucoup. C'est à Xivray que je fis connaissance de notre Aumônier divisionnaire, Mr. l'Abbé Fauvel. À Xivray aussi fut formée la seconde équipe de mitrailleurs : Régnier. Duval. Binet. Le Brig. Régnier sera cassé dans la suite pour abandon de poste. L'Eglise de Xivray, entièrement reconstruite depuis la guerre est petite, chaude et accueillante. L'assistance militaire aux offices fut toujours nombreuse. Le premier sermon de Mr. Edin: « Jeune homme, lève-toi » fit grosse sensation. Bref, nous fûmes bien à Xivray, bien que la population soit demeurée froide.

Nous dûmes quitter Xivray vers la fin du mois de septembre ou début octobre. Alors nous pensions un peu monter en ligne. Ce n'était pas vrai. Nous partîmes dans la Marne, le gros de la colonne par route, et quelques voitures dont la mienne, par chemin de fer. Nous débarquâmes à Gigny et arrivâmes à Drosnay vers 3h du matin. Drosnay est un petit bourg situé à une quinzaine de Kms de Châlons. Pays pauvre, humide, presque uniquement d'élevage. Maisons en torchis. Vieille église, immense, froide, pauvre, déserte. L'assistance militaire aux offices a sérieusement diminué : nous nous sommes éloignés du danger. C'est là que l'Abbé Edin fut envoyé au 1er groupe et que l'Abbé Leble vint au 3e groupe. L'Abbé Edin fut très froissé. Nous creusâmes 4 abris, un seul nous servit vraiment ; un autre où nous couchâmes quelques nuits dû être abandonné un soir ; nous entendions l'eau clapoter sous la paille. Bien nous en prit de ne pas y coucher ; le lendemain matin en effet, la paille surnageant sur l'eau, touchait au plafond. Celui d'en haut couvert en toiles de tentes fut notre abri d'élection. Nous y passâmes d'agréables moments. La Banque décrut [?] à l'ordre du jour. Nous nous amusions aussi avec un certain chien de chasse que nous avons surnommé « Bamboula » . « Doucement c'est moi qui mène ». Nous avions toujours notre chocolat le matin. Je n'ai pas oublié les moments de fou rire, pendant la capture des vaches et du fameux taureau pris au lasso. J'assistai à la messe tous les matins. Il fallut lever l'ancre encore une fois Dimanche 27 octobre. Déplacement de 3 Kms pour aller cantonner au bourg voisin : Outines [?] : bourg plus important, pays un peu moins triste. Beaucoup de maisons abandonnées où la batterie est logée section par section. Quant aux mitrailleurs ils accomplirent là un tour de force en montant de toute pièce une cabane à doubles parois, avec cheminée en briques et toit en tuiles. Ce fut sans doute la période la plus heureuse que connurent les mitrailleurs. Quand j'arrivais de la messe, mon déjeuner était prêt : café au lait, pain grillé. Dans la journée, jeux de carte et football. Par ailleurs nous discussions, nous chantions. Il y avait bien quelques moments de cafard ; souvent le soir à la tombée de la nuit Binet était rêveur. Ça ne

durait pas long. Nous étions tous bons camarades. Nous eûmes des C.E. très vivants, grâce à l'entrain de Jean Esendié (Quillan-Aude). Tous deux nous fûmes plusieurs fois souper à Drosnay dans une salle du «Foyer, avec l'Abbé. C'étaient de délicieuses soirées. Nous revenions vers dix heures le soir, discutant ou chantant. Un soir même nous eûmes la joie d'avoir avec, notre Aumônier militaire ; il vint nous reconduire jusqu'à mi-chemin. La nuit de Noël, belle messe de minuit. Le « Minuit Chrétien » fut chanté par le Carpentier. Entre Noël et le premier de l'an arriva un événement qui me toucha beaucoup : ce fut le départ de J. Esendié à Vernon. Alors je me sentis seul. Et vers le 1er Janvier, je quittais la chère mitrailleuse, et la cabane, pour prendre la succession de Daniel Toutain, comme chauffeur de la Cie première pièce canon. Armand me remplaçait comme Bier mitrailleur, ce fut d'ailleurs un honneur qui lui fit beaucoup de peine. Je leur serrai la main avec beaucoup d'émotion. Souvent je revins les voir. Par bonheur les hommes de ma pièce étaient très sympathiques et je n'eus jamais aucun ennui avec eux. Cerveau M. Marie, Al. Charles, R. Michel, Michel M. etc... Au tour de permission j'avais d'abord été inscrit pour partir le 27 Décembre. Je cédaï mon tour à un camarade pour lui permettre de voir son frère, ce qui me valut d'ailleurs de me retrouver moi-même avec mon frère François. Depuis un moment circulent des bruits de départ, cela parut officiel pour le 7 Janvier et le campement partit. Au dernier moment il y eut contrordre. Ce ne fut que remis pour quelques soirs, puisque nous levions l'ancre le 11 Janvier au soir, je devais partir en permission le 12. Il faisait alors un froid terrible. Avant le départ de 9 h. à minuit nous passâmes notre temps à dégeler les radiateurs. On fit un bon vin chaud dans la pièce et vers minuit nous partîmes pour embarquer à la gare de Gigny-aux-Bois. Ma première étape comme chauffeur. Embarquement par un froid glacial. Le train démarra au petit jour. Nous savions que nous prenions la direction du front. 13 h. de chemin de fer. Débarquement à Revigny (Meuse). Le 12 janvier au soir : il était minuit. Il fallut sortir des wagons et débarquer. Les moteurs étaient gelés et la moitié au moins ne partirent pas. Ma voiture ne voulut rien savoir. Le froid était intenable. Toutes les voitures en pannes furent remorquées devant la gare des voyageurs tandis que les autres gagnaient le cantonnement à une trentaine de Kms. Nuit très pénible. Je dormis un peu dans la grande salle d'attente, sur la dure, la tête sur mon masque, mais on gelait. Le lendemain matin vers 7 h. nous pûmes boire une tasse de café. A 9 h. on vint nous prendre en remorque. Nous arrivâmes pour midi au cantonnement à [?] (13 Kms de Château Salins). Une bonne soupe chaude nous revigora. Mais quel froid. Sur la route au moins 5 cm de neige glacée. On marchait deux à deux. Dans l'après-midi du 13, je visitai l'Eglise, une petite église, mais coquette, intime, avec des vitraux de toute beauté. Le grenier où logeait ma pièce était glacial. Nous allions nous réchauffer au café quand nous pouvions rentrer, car il était toujours bondé. C'est le cantonnement le moins intéressant que nous ayons eu. Je devais partir en permission le soir. On me l'annonça subitement. J'étais couvert de poussière par le voyage. Vite en tenue à 9 h. j'étais devant le café où la voiture devait nous prendre. Avec 2 camarades j'attendis jusqu'à minuit passé et la voiture ne vint pas. J'allai me coucher dans le grenier où dormaient mes camarades et j'y attrapai un ruhm. La permission fut donc reportée au lendemain. Je partis avec Georges Petit. Nous prenions le train à Château Salins vers 10h30 du soir. La première nuit le train n'était pas chauffé ; nous grelottions. La deuxième nuit (Noisy Le Roy-St. Briec) fut meilleure. J'arrivai chez nous vers le 15 janvier au matin. Mon frère François était arrivé de la Meurthe et Moselle depuis deux jours. Il y avait de la neige, ce qui ne nous empêcha pas de faire des promenades à bicyclette presque tous les jours. Nous allions ensemble en matinée et soirée chez nos frères et sœurs. De cette permission j'ai gardé un délicieux souvenir. Alexandre arriva en 24 h. le samedi 20 Janvier, jour du départ de François ; nous passâmes quand même quelques instants ensemble à la Ville Neuve. Et nous allâmes tous les deux le reconduire à

Lamballe dans l'auto au boucher. L'Abbé J. Mahé et Adrien Couvé partaient avec lui. Ma permission était déjà sur son déclin et les derniers jours passent toujours vite. Et le 26 au soir je reprenais le chemin du retour. J'avais su, au cours de ma permission, que le 11^e avait quitté la Meuse et avait gagné les Ardennes. Dans les gares on était mal renseigné sur le 11^e et nous fîmes la navette deux fois entre Fisme et [?] et nous dûmes descendre en dépit de renseignements donnés. Nous descendions à Rethel à 8 Kms de Seuil, notre cantonnement. Je trouvai mes camarades, couchés sur la paille au rez-de-chaussée d'une très belle maison. A toute la section je distribue un coup d'eau de vie de cidre. Et puis on m'annonça une revue de voitures pour le samedi. À ce retour de permission, j'eus le cafard : il faisait froid, nous étions mal installés pour manger, une revue à préparer, et les souvenirs de permission ne me quittaient pas. L'Abbé Edin m'avait trouvé un lit chez une vieille demoiselle de 75 ans tout près de l'Eglise. Je couchais avec un camarade dans une magnifique chambre. Nous prenions là notre déjeuner. L'Abbé Edin eut des difficultés par suite de sermons trop violents et à tendances un peu politique. Il demanda à passer le conseil de réforme et ne revint jamais. Je ne [me] plaisais pas beaucoup à Seuil. Nous manquions de place et les corvées pleuvaient. L'Adjudant-Chef était souvent de mauvaise humeur. L'Eglise est neuve, de style moderne. Le Curé desservant résidant à Tugny-Trugny [?] est d'un zèle et d'une amabilité sans pareil. Il est originaire de Hollande. C'est un **prêtre** !!! Notre séjour à Seuil ne fut pas long. Les raisons ? Le manque de place ; nous dit-on- la vraie était peut-être le château qui à Mont-Laurent, attirait nos officiers. Nous dûmes partir vers la fin février. Mont-Laurent est à 2 Kms de Seuil. Un joli petit bourg d'environ 300 habitants, desservi par le même prêtre que Seuil. La population fut très aimable pour nous bien qu'elle ait eu à souffrir des indécrottables de certains régiments qui nous avaient précédés. Ma pièce était logée chez l'adjoint de la Commune. Une bonne famille. Il n'y a là aucun café. Aucune épicerie, on me demanda pour y remédier de monter un foyer militaire. Tout était à trouver, depuis les tables jusqu'aux cafetières. En trois ou quatre jours ce fut fait. Des étagères furent aménagées par « Fernandel » qui alors était prisonnier. Et le Foyer ouvrit. On y vendait. Apéritifs Vin Champagne. Cafés, chocolats et des objets divers. On me donna Jh. Bouvier comme aide : un gars de ma classe, un peu prétentieux mais au demeurant très bon et très consciencieux. Nous n'eûmes jamais le moindre différent. J'aimais le foyer militaire, c'était un peu mon foyer, je le voulais propre, et faisais mon possible pour que les hommes y trouvassent l'utile et l'agréable. Il comprenait 3 pièces : au milieu, le comptoir, d'un bout, la salle de lecture, de l'autre la salle de consommation. Chaque matin j'allais chercher 2 l. de lait à la ferme d'à côté. J'ai oublié le nom de ces braves gens. Je couchais chez Mr. Singeries dans la même chambre que R. Hauville. L'Adjudant-Chef Hauguel couchait dans la chambre d'à côté. Il ne fut pas toujours correct : Mr. Singeries faisait Sacristain et l'église était extrêmement propre. Nous fûmes bien Mt. Laurent, certains disaient que c'était un trou, nous trouverons bien pire dans la suite. C'est à Mt. Laurent que je fus B. Chef. Le 9 mars nous quittâmes Mt. Laurent pour venir cantonner aux fermes de Vallécourt (Aisne) entre Pargny-les-Bois et Bois-les-Pargny, à 12 Kms de Guise. Deux fermes au fond d'une immense plaine c'est tout. Le bourg le plus proche [?] est à 1,5 Kms. Nous couchions dans une ancienne étable à vaches. La ferme où je logeais était de 3 h. environ, une ferme très moderne et la mieux tenue que j'ai vue jusqu'ici. La cour était balayée tous les soirs. Vraiment ici nous pouvons dire que nous sommes dans un trou. Dès le lendemain de notre arrivée il me fallut monter le foyer militaire dans une baraque en planche, située sur la route de Bois-les-P. C'était moins confortable qu'à Mt. Laurent. Le foyer devint quand même assez accueillant. Il possédait une petite bibliothèque que j'avais montée en écrivant aux différents journaux etc... Chaque matin nous faisons du chocolat. Les premières chaleurs se faisant sentir il fallut acheter de la bière ; j'allais la

chercher à la brasserie de Marle. Elle était exquise (la Reine des Bières) et disparaissait en un clin d'œil. Par ailleurs : café, chocolat, vin rouge, vin rosé, vin de marque, vin de champagne et objets divers. Que de bonnes bouteilles ont été dégustées dans ce foyer. Jamais je n'avais bu autant de bière, de vin et d'apéritifs. Il m'arrivait souvent de déjeuner le matin avec un verre de Rosé. Le soir, après avoir fermé le foyer, j'allais réciter mon chapelet, seul sur la route. Et je rentrais dormir avec ma pièce. Grâce au télégramme que m'envoya François je partis en permission, 2ème tour, le lundi de Pâques à 4 h. du matin. Le Jeudi Saint nous avons fait nos Pâques dans la grange de Vallécourt. L'Abbé Fauvel était venu. La cérémonie fut belle. Le Dimanche de Pâques je fus avec les meilleurs chanteurs de la 7eB. à la grande messe à Bois-les-Pargny. Le curé voulut que je reste à dîner. J'assistais aux Vêpres. Ce fut une journée qui me changea de l'atmosphère militaire pas toujours très moralisante. Ce curé m'était très sympathique. Et le soir du jour de Pâques je préparai ma valise pour partir en permission le lendemain matin. Bref, une très belle journée. A ma pièce, j'offris une bonne bouteille pour mon départ. Et le lendemain matin à 4 h., c'était le 25 mars, je prenais la direction de la Bretagne. Nous prenions le train à Marles. Bon voyage. Et le lendemain 26 mars. A 6h du matin, j'étais à la Ville Neuve. Qu'il est doux d'arriver en permission. Dix jours à passer en famille. Cette permission fut peut-être moins intime que celle de janvier. Mon frère travaillait, bien obligé, son domestique était parti. Chaque soir, nous écoutions à la radio : « Vérité sur l'Allemagne ». Parrain, soldat depuis Février, était en permission agricole de 30 jours. Quant à Alexandre il attendait la sienne mais ne put avoir qu'une de 24 h. presque tous les matins, je déjeunais chez Mr. [?] Le jeudi avant mon départ, le 4 avril, je fus rendre visite à M. Bon à Plouasne un voyage plein d'aventure. Et le samedi 6 mars, je repartais dans l'Aisne, en leur disant à tous : « Dans trois mois ce sera encore mon tour. » L'avenir me réservait autre chose. J'écris ces lignes en Allemagne. Aujourd'hui 5 avril 1941, sans être jamais retourné à Pommeret. J'arrivai aux fermes de Vallécourt le dimanche soir. Aussitôt j'allai voir mon cher Foyer qu'on avait commencé à tapisser. Pendant ma permission la 7e Batterie avait rendu les CP et perçu du matériel neuf, des P107, puissantes et confortables. Elles nous donnèrent d'ailleurs beaucoup de travail, nous eûmes avec elles revue sur revue. Fin mars, 3 jours de manœuvre au camp de Lisonne, ma voiture eut une panne au départ. Nous, chauffeurs, nous avons la planque en manœuvres. Il faisait un temps superbe. Quelques jours avant le dix mai je fus faire des achats à Guise : des verres, des tasses etc et surtout un réchaud à essence « Tito Landi » pour faire le chocolat. Il ne nous servit pas longtemps peut-être quatre jours. Nous savions par les journaux, en lisant entre les lignes, que nos troupes essayaient des échecs en Norvège. Le 9 mai, j'avais fermé le foyer assez tard. J'allai ensuite, comme presque tous les soirs, réciter mon chapelet sur la route. Il faisait clair de lune. On entendait un ronronnement d'avions que je sus bien n'être pas des avions français. Quand je rentrais me coucher je le dis aux camarades. Mais nous n'avions encore rien vu et ne pensions pas à mal. Et dans la nuit la petite ville de Guise fut bombardée, 2 jeunes filles tuées au lit, ainsi que Laon. De Vallécourt certains avaient entendu les détonations. Dès lors nous comprîmes que notre départ était proche. La journée du 10 mai fut très mouvementée : pleins d'essence, chargement des sacs et du matériel, bref tous les préparatifs qui précèdent un départ. J'avais en plus le matériel du foyer à emballer, une partie à rendre aux propriétaires, dix caisses de bière vides à ramener à Marles, ce pourquoi j'ai eu des difficultés. Après la soupe du soir nous achevons les préparatifs et à 9 h. la colonne se forme pour le grand départ.

À 10 h. du soir, nous démarrons, route de Bois-les-Pargny. La nuit était noire et nous roulions sans lumière aucune. On avait enlevé toutes les ampoules des voitures. Toute la nuit nous roulons et ce fut au petit jour que [nous] rentrâmes en Belgique après avoir passé Hirson. La population

belge nous accueille avec enthousiasme ; pour eux nous sommes les sauveurs. Nous roulons encore toute la journée, nous arrêtant seulement pour manger. Ce fut vers 5 h. du soir que nous vîmes les premiers avions allemands et entendîmes les premières mitrailleuses d'avions. Pas de bombes encore, pourtant nous apercevons les premières traces (trous démolitions). Comme nous traversions la ville belge de ... Une vingtaine d'avions arrivèrent, les civils nous montraient le danger du doigt nous faisant signe d'accélérer. Il se trouve qu'ils nous survolèrent juste au moment où un gros camion chargé de munitions nous barrait la route. Une bombe lâchée sur le camion nous eût pulvérisé. Nous roulons encore une partie de nuit du samedi au dimanche de la Pentecôte 12 mai. Nous [nous] mettons en position près de Warnan à 3 Kms de la Meuse, le dimanche vers 2 h. du matin. J'ai vu dans un petit restaurant à Warnan une femme qui avait passé sa nuit à chauffer du café pour les réfugiés qui passaient à flots sur la route. Nous allâmes peut-être à 12 chez elle, elle nous offrit à déjeuner. C'est chez elle que j'achetai les premières cigarettes belges. Elle se demandait si elle devait partir. Et malgré elle, car elle réagissait, elle pleurait.

Donc aménagement des positions de batterie et reconnaissance du cantonnement où étaient camouflés les tracteurs.

Les réfugiés passaient sans arrêter, en auto, en voiture, en charrette, en vélo, à pied, j'ai même vu transporter des infirmes en brouette. C'était déjà un triste spectacle. Dans la matinée les équipes de pièces revinrent à la position continuer les travaux et préparer le tir. Nous étions là à 120 Kms de la frontière allemande et occupions, paraît-il, une position de repli. En réalité c'était une vraie position, puisque les Allemands étaient arrivés à Bastogne, à quelques Kms de nous. Dès le dimanche l'après-midi vers 2 heures, notre artillerie ouvre le tir, tir très nourri, l'ennemi répond mais les obus n'arrivent pas jusqu'à nous. Dans le cours de l'après-midi, au cantonnement nous subissons une attaque aérienne à la mitrailleuse. Nous étions camouflés par-ci par-là derrière les murs et entendions les balles sur les ardoises des toits. Cela dura peut-être un quart d'heure. Nous avions déjà eu chaud. Les 2 fermes qui nous servaient de cantonnement furent évacuées ce jour-là. On me désigna de garde aux voitures pour la nuit avec trois hommes. Nuit presque blanche. Mes sentinelles ne voulaient pas rester seules. Le canon tonnait sans cesse de part et d'autre. C'était impressionnant dans la nuit. La canonnade cessa seulement le matin de 2 h. à 3 h. À 3 h. la danse reprend. Et dès 5 h. du matin des vagues d'avions de 20 et plus viennent nous survoler ; je réveillai les camarades qui dormaient dans les chambres des fermes. Durant les alertes nous allions nous camoufler dans une sorte de crypte à 100 m. de nous. Toute la matinée ce fut un vacarme assourdissant : camions, avion, D.C.A. Les vaches affolées, courent et beuglent dans les prairies. On s'installe dans ces deux fermes, nous faisons même une visite aux caves, elles étaient, ma foi, bien garnies, nous prenons seulement le beurre et le pain, ce qui nous valut un bon casse-croûte dans la matinée. Les chambres étaient superbement aménagées, très riches, avec beaucoup d'objets de piété. Ça nous fendait le cœur de voir un si beau mobilier abandonné. Mais il fallut quand même aller porter la soupe sur la position. La roulante se mit en route et se fit bombarder en chemin. Elle reçut même quelques balles de mitrailleuses. Pendant ce temps, certains chauffeurs avaient rentré à l'étable une partie des vaches et avaient commencé à les traire. Malheureusement, impossible de faire marcher l'écrémeuse. Nous nous installions donc dans cette ferme comme pour y rester longtemps. Le bruit de la canonnade nous parvenait toujours et nous nous disions : « L'ennemi prend quelque chose ». Entre midi et une heure la M.D.L. Waterere nous apporta l'ordre d'aller tout de suite chercher les pièces. Bien qu'il ne nous l'ait pas dit clairement, nous comprîmes qu'il s'agissait d'un recul. Chargement de tout le matériel et moteur

en marche. À toute allure nous rejoignons les positions sans trop nous soucier des avions allemands qui rôdaient toujours. Les équipes de pièce s'impatientsaient à nous attendre. Ils croyaient leur position repérée. Nous partons prendre une nouvelle position. Ici je ne me rappelle plus les événements dans l'ordre chronologique. Un soir, peut-être ce même jour, nous allâmes prendre position sur le bord d'une petite route. Tir à volonté durant quatre minutes. Après quoi le Capitaine nous dit que nous pouvions dormir et que le lendemain matin il aurait probablement une bonne nouvelle à nous annoncer. Dès ce soir-là, je pensai à un encerclement ; nous voyons des feux en face de nous, à droite et à gauche. Donc le tir terminé nous prenons nos positions pour dormir. F. Raffray et moi nous installons sous la voiture. Le sol était dur, mais harassés de fatigue, nous aurions tout de même dormi. Ce fut impossible ; après dix minutes, les obus s'étaient tellement rapprochés de nous qu'il fallut bon gré, mal gré évacuer la position. C'est ce soir-là que nous perdîmes A. Binet. Il s'était probablement écarté un peu pour dormir et au moment de partir nous dûmes le laisser là. Peut-être fut-il fait prisonnier dès le lendemain. De là nous allâmes prendre position en plein bois par une route très noire. Nous étions absolument obligé de nous servir quelques fois de lampes électriques. C'est ce soir-là que j'ai vu l'Adj. Chef divaguer complètement. Elle fut bien pénible cette mise en position. Et pour couronner nos efforts, à peine étions-nous en position qu'un obus tomba à 50 m. de nous ; d'ailleurs, pendant nos évolutions dans le bois nous avons remarqué plusieurs feux de lumière. Nous nous attendions donc à une avalanche d'obus. Il n'en vint que quelques-uns sans précision. C'est en cet endroit que j'entendis pour la première fois les obus me passer sur la tête. Ça fait impression ; avec un peu d'habitude on sait si l'obus va tomber près ou loin. Nous quittâmes cette position dans la matinée. Lorsque nous faisons un changement de position un homme s'asseyait sur la voiture pour prévenir des avions. Une certaine après-midi, peut-être le mardi pendant un déplacement nous fûmes bombardés par plusieurs avions ennemis. Nous nous étions arrêtés comme il se doit, et étions aller nous camoufler le long d'un talus à 150 m. de la route. Il se passa là un événement que je n'ai pas encore compris. Nous nous trouvons en face de 3 officiers Français qui nous prennent pour des espions et nous mettent en joue. C'est réciproque car de notre côté nous criions aux espions et eux se sauvant Alexandre Charles reçoit une balle de revolver dans la jambe. Il fut alors évacué et je ne l'ai jamais revu. Les officiers sont amenés au Capitaine qui leur fait mettre « haut les mains ». Enfin après force détails on les relâcha. Personnellement je suis convaincu qu'ils étaient de vrais espions. Ce dû être cet après-midi que pendant un déplacement, nous essayâmes un bombardement surtout à la mitrailleuse. Nous avons été bombardé au moment même où nous rentrions dans le bois ; j'y avais même enlisé ma voiture. Le bombardement dura bien une heure ; j'étais camouflé sous ma voiture avec Jh. Bouvier. C'est là que j'ai vu pour la première fois les avions vraiment piquer sur nous avec un bruit de moteur infernal. Ce seul bruit moteur est effrayant. C'est en nous relevant que nous vîmes le caisson de munitions tout près de nous. S'il avait sauté.

Un soir que toutes les formations fuyaient à fond de train, on nous fit mettre en position en plein champs sans aucun camouflage. Dans un petit pré à côté, plusieurs veaux gisaient, tués par des bombes. Le reste du bétail courrait et hurlait sans arrêt. Le cadre était vraiment triste. Jamais je n'ai vu le moral des hommes aussi abattu que ce soir-là. Nous nous considérions comme batterie sacrifiée pour permettre le repli des autres troupes. Ce n'était pas encourageant. Certains crurent voir ce soir-là quelques avions français roder dans le coin. En tout cas, nous ne fûmes pas bombardés ; et pour remonter le moral, furent cherchés du vin au petit village voisin, peut-être à 200 m. Ils en ramenèrent une telle cargaison qu'après en avoir bu à satiété, j'en remplis tous les

coffres de ma voiture. Du coup le moral des hommes fut complètement transformé. Pas un seul coup de canon ne fut tiré. Nous établîmes là une fausse position, qui fut paraît-il sérieusement bombardée le lendemain. Le mercredi matin 15 mai, nous prenions position à l'orée d'un bois. C'est là que je reçus la dernière lettre de chez nous. Que me disait-on ? Je ne me souviens de rien. Là aussi je me suis lavé et rasé. Nos voitures étaient camouflées dans le même bois à quelque cent mètres des pièces. L'après-midi je passai un bon moment à la pièce. Ils ne tiraient pas. Cerveau avait perdu sa pipe, je lui prêtai la mienne pour lui faire plaisir. Il ne me l'a jamais rendue puisque nous nous perdîmes dans la nuit. À la tombée de la nuit nous partons, à moitié en désordre, tout le monde est pressé de partir. Moi je montai dans la voiture à Dubosq cédant le volant de ma voiture à Quartier, plus habitué que moi à conduire la nuit. Deux camions passent avant nous, se sont [ceux] de Simon et Violet. Nous roulions depuis 20 minutes environs lorsque dans un tournant, les deux camions s'engagent par méprise dans la cour d'une ferme qui se trouvait à cet endroit. Il fallut faire marche arrière, ce qui demanda une dizaine de minutes. Pendant ce temps, le tête de colonne continuait à rouler. Nous restons donc à 4 voitures : les 2 camions, la P. 107 de Maillard et celle de Dubosq. Toute la nuit nous recherchons notre batterie et ne trouvons que la 9e et la voiture sanitaire du groupe. Nous nous joignons à la 9e Batterie espérant ainsi retrouver la nôtre le lendemain. Cela se passait dans la nuit du mercredi au jeudi 16 mai.

Nous restons avec la 9e Batterie qui dans la matinée du jeudi prend position près de ... derrière une ferme. Nous nous camouflons dans une petite rue du bourg, et faisons une rafle dans les caves ; la rafle est très fructueuse : vin, bière, pain, confiture etc... Notre voiture est archi-pleine de vivres ; Maillard avait abandonné la sienne, une bielle passait à travers le carter. Nous étions donc tous ensemble. Pendant que les camarades tiraient, nous, nous cassions la croûte. Le tir terminé nous démarrons il était environ 10h. nous roulons jusque vers 1h et arrêtons en pleine campagne sur une route complètement découverte, sur la route nous avons recueilli une petite chèvre et un chien, tout ce monde était dans la voiture. Là nous nous installons, les rescapés de la 7e Batterie, à manger dans un petit fourré à une trentaine de mètres de la route. Bon petit dîner : pain, conserves, confitures, bière, vin rouge, vin blanc : nous rigolons bien, et sommes tous un peu chauds. La vie est belle malgré tout. Ça ne durera pas longtemps...

La colonne, dont les véhicules étaient espacés d'une vingtaine de mètres, faisait plus de 500 m. de longueur. Nous avions prévu un bombardement, il ne pouvait en être autrement, nous étions trop bien placés. Vers 2h le fameux avion de reconnaissance que nous connaissions déjà trop vint faire une randonnée au-dessus de nous. Dès lors nous comprîmes ce qui nous attendait. En effet, un quart d'heure après une vague de bombardiers pointait à l'horizon. Nous nous camouflons à 7 ou 8 dans le petit fourré où nous avons mangé. Et la tragédie commença. Elle devait durer presque 2 heures. Ce fut affreux. Les avions lâchaient des bombes sans arrêt sur la colonne et mitraillaient les fourrés où nous étions à la mitrailleuse. Dès le début des bombardements [nn] eut le poignet presque complètement coupé par une balle de mitrailleuse ; il vint alors se réfugier avec nous et je me souviens qu'il ensanglanta ma veste. Il souffrait atrocement. Pourtant il ne fallait pas bouger, de peur de nous faire repérer. À chaque bombe la terre tremblait. Elles tombaient parfois si près de nous que la terre projetée nous éclaboussait. D'une seconde à l'autre nous attendions la bombe fatale, sans perdre tout espoir pourtant. Raffray et Desmaillers étaient près de moi. Raffray me tenait par la main et lorsque les avions piquaient sur nous avec toujours ce même bruit infernal, sa main se crispait sur la mienne, toute tremblante. Au bout de dix minutes à un quart d'heure les avions s'éloignaient ; allaient-ils au ravitaillement ? Nous poussions

alors un soupir de soulagement et pensions : « Si au moins ils ne revenaient plus ». A peine avions-nous eu le temps de relever la tête pour contempler le ciel après l'orage et regarder l'état de notre pauvre colonne qu'une nouvelle vague d'avions, toujours aussi dense, fonçait vers nous. Alors nous reprenions notre position d'attente, la face contre terre, le casque couvrant bien la tête. Ce même quart d'heure indescriptible recommença je ne sais combien de fois. Ah ! que les minutes sont longues en pareilles circonstances. Nous récitâmes le chapelet entre nous et c'est là je crois que je perdis mon crucifix. Après une heure et demie, l'intensité du bombardement diminua, il était environs 4h30 du soir. C'est alors que quelqu'un cria : « Sauvez-vous, voilà les Allemands ». Quelques-uns de mes camarades dirent qu'ils ne partiraient pas que c'était inutile. Ce n'était pas mon avis et dès que ce fut possible nous partîmes à trois : Raffray, Desmaillers et moi. A part trois ou quatre voitures toute la colonne brûlait, et la route était devenue un champs labouré coupée par d'immenses trous de bombes. Nous partîmes donc à pied à travers les champs ; mais des avions rôdaient toujours et nous dûmes nous arrêter plusieurs fois. En rampant dans les fossés nous réussîmes à gagner la rive de la Sambre. Là ce sont les bois. Je me souviens que nous rencontrâmes à l'entrée des bois, près d'un pont de la Sambre, un homme et une femme, tous deux d'une trentaine d'années. Ils s'étaient réfugiés là pendant le bombardement, emportant avec eux un saut de lait. Ils étaient sans doute en train de traire les vaches. Nous parlâmes quelques minutes ; ils nous offrirent du lait. Je refusais très poliment. Pourtant ils comprirent la raison de mon refus. Nous avions tellement été trahi dans cette fameuse Belgique. Nous suivons la Sambre en nous guidant sur le soleil couchant. Nous marchons, marchons toujours... Cependant notre moral s'améliore nous nous croyons hors de danger et espérons rejoindre notre régiment. Après plusieurs Kms de marche, la soif nous prend : nous entrons dans une grande ferme demander de l'eau. En effet on nous sert de l'eau, les vaches n'étaient pas traites. Et nous reprenons la route. Notre chemin le plus direct était de passer par une grande ville belge [Avron ?]. Des gens à qui nous demandions la route, nous avertissent de ne pas y passer : « Les Allemands y sont ». Il arrive alors un moto cycliste qui en revient et il nous dit qu'ils ont tiré sur lui. Donc inutile d'insister. Nous coupons à travers champs. La nuit nous prend et de tous côtés, nous voyons des villages en feu, c'est lugubre dans la nuit. Heureusement le ciel était étoilé ; nous nous guidons sur l'étoile polaire. Vers dix heures du soir, nous rencontrons un autre groupe de rescapés. Parmi eux un lieutenant. Nous nous joignons à eux et continuons à marcher à travers les bois. Vers 1 h. du matin nous nous trouvons en face d'une rivière très encaissée et pas de pont pour traverser. Après forces recherches, nous nous décidons à traverser : de l'eau jusqu'aux genoux. Et nous marchons encore avec une fatigue. Devant nous, une batterie tire, française ou allemande ? Nous n'en savons rien. L'un de nous avait conservé son fusil. Le lieutenant lui conseille de l'abandonner : « L'essentiel, dit-il, c'est de sauver sa peau ». Vers deux heures du matin, le lieutenant nous demande si nous voulons nous reposer une heure. Pour ma part je ne tiens plus, il me faut tenir un camarade par la main, sans quoi je m'arrête et dors debout. Nous nous reposons une heure. La nuit est fraîche et nous avons les pieds et les jambes trempés. On dort tout de même. Quand nous nous réveillons après une heure de profond sommeil, nous claquons des dents par le froid. Pourtant, il faut continuer notre course, nous ne sommes pas à la fin de l'étape. Je suis presque aussi fatigué si bien qu'à un moment je m'endors debout, et lorsque je me réveille, le groupe est disparu sauf Desmaillers que je réveille. Raffray est parti. Abandonnés à nos propres moyens, nous nous dirigeons cette fois vers le soleil levant ; le jour pointe. Nous marchons pendant une demi-heure et arrivons à une grande route. Il y [a] bien là une petite maison, mais tout le monde dort encore. Nous apercevons à 200 m. un barrage. Nous ne savons pas s'il est français ou allemand. De toute façon, nous avons été vu, alors allons-y

franchement. Ce sont des Français. Quelle joie ! Ils nous disent qu'un groupe est passé là il y a dix minutes ; ce doit être le nôtre. Nous pressons le pas, effectivement une demi-heure après nous le rattrapons sur la route, mais... Raffray n'est pas là... et je fus longtemps soucieux à son sujet. À l'heure où j'écris ces lignes je sais qu'il est dans sa famille. Nous sommes donc au **vendredi 17 mai**, 7 h. du matin, nous avons franchi la frontière au petit jour et sommes de nouveau sur le sol français. Malgré tout nous sommes heureux. Toute cette région, évidemment est presque totalement évacuée. Les bombardiers ne tardent pas à se montrer ; ils continuent leur œuvre. Aussi nous jugerons qu'il est préférable de marcher par tout petit groupe, autrement on se fait repérer trop facilement. Nous abandonnons les autres et nous dirigeons sur **Avesnes**, notre centre de rassemblement, nous a-t-on dit. Nous marchons, plutôt doucement car nous sommes fatigués et mal ravitaillés. À une dizaine de km d'Avesnes, des militaires qui assuraient la police d'un bourg de campagne et nous ordonnent de faire demi-tour, car les Allemands sont à **Avesnes**. Prenez de préférence nous disent-ils, la direction de **Ferrière la Grande**. Je vous avoue que nous changeons de direction, sans enthousiasme. Nous marchons tout de même : comme les disciples d'Emmaüs nous avions espéré !... Eux, reçurent en route la Bonne Nouvelle, nous, pas. Car on nous annonça, en cours de route, nous étions encore bien loin de Ferrière la Grande, que les Allemands y étaient arrivés. Situation angoissante. Nous sommes donc bloqués de tous les côtés. Où aller ? Que faire ? nous nous asseyons quelques minutes sur le seuil d'une porte à examiner la situation. Elle n'est pas belle. Nous nous remettons encore en marche, sans courage, ni conviction. Sur ces entrefaites nous rencontrons une batterie du 189e d'Artillerie. Ils veulent bien nous prendre tous deux dans leurs camions. Il était environ 5 h. du soir. Ils se sauvaient eux aussi devant l'avance de l'ennemi. Il était grand temps, et le départ se faisait attendre, tout le monde s'impatientait dans les camions. Enfin on démarre. Nous passons par Maubeuge en faisant un fameux crochet. À Maubeuge le génie attend que nous soyons passés pour faire sauter le pont. Nous roulons toute la nuit, avec des arrêts très fréquents car la route est encombrée de colonnes militaires et de réfugiés.

Le **Samedi 18 mai**, vers midi nous arrivons à Arras. Mon camarade et moi allons aux renseignements au bureau de la place on nous garde à la caserne, où nous resterons jusqu'à lundi matin. Dans l'après-midi de ce jour je dus écrire chez nous la dernière lettre qu'ils aient reçu de moi. À la caserne nous nous restaurons nous en avons besoin. Le Dimanche matin nous allâmes à la messe. Un prêtre préparait les enfants à la Communion solennelle. Je fis la Sainte Communion. Nous déjeunâmes ce matin-là dans un petit café : pain et beurre, une chopine de rouge et une tasse de café arrosé. Ça pouvait aller. Ce fut ce jour-là aussi, je crois que j'achetai une paire de sandale, une serviette et du fil. Dans l'après-midi du Dimanche la gare est bombardée : 36 morts civil, et les maison brûlent. Nous allâmes y faire une promenade le soir ; c'était triste, toutes les maisons brûlaient et de temps en temps on entendait des madriers, des morceaux de charpente tomber dans les cendres : c'était lugubre. On ne faisait rien pour arrêter l'incendie. Les habitants étaient sans doute partis. Dans la nuit du Dimanche au lundi nous avons une nouvelle alerte ; nous allâmes nous camoufler dans la crypte du Grand Séminaire. C'était plein. Le lundi 20 mai au matin, les Allemands continuant à avancer, l'ordre est donné d'évacuer la caserne. Chacun s'en va comme il peut aucune organisation. Nous partons tous deux d'Arras, après avoir pris dans un petit café, un rhum, sec ; la patronne nous en versa un deuxième pour rien ; ça nous donna des jambes.

Le lundi nous faisons l'étape **Arras – St.Pol – Hesdin**. De temps à autre nous sautons dans des camions anglais ou français ; il est quelques fois plus avantageux de marcher à pied, les routes

sont tellement encombrées de colonnes militaires et de réfugiés qu'il faut rester des heures entières sans avancer. Nous avions encore un peu à manger. Le soir nous dormons dans la grange d'une ferme, sans couverture ; nous nous enfouisons dans la paille et nous n'avons pas froid.

Le **mardi 21 mai** : étape : **Hesdin – Montreuil**. La route est encombrée par les réfugiés, c'est incroyable ; tout le monde veut fuir, coûte que coûte, mais la circulation devient presque impossible, aucun ordre, aucune police. Des familles sont obligées d'abandonner leur voiture et leur mobilier, par suite d'une panne insignifiante ou par manque d'essence. J'ai vu des gens, dont la voiture était en panne, une voiture magnifique, vouloir confier leur mère très infirme à un prêtre que se trouvait là, afin de pouvoir partir à pied. Le prêtre, un Lorrain, réfugié comme [eux] ne pouvait accepter évidemment. Que devient cette pauvre dame ? Nous les laissâmes là après avoir essayé de dépanner la voiture. Chaque fois que des avions ennemis venaient vers nous, le spectacle était affreux. Les femmes particulièrement poussaient des cris de frayeur et se précipitaient dans les fossés avec souvent un bébé dans les bras. Quant aux infirmes, ils étaient souvent abandonnés dans les voitures.

Transcription réalisée par Camille Zanarelli pour la Fondation Jean Monnet, 2009